

nos fêtes, tout cela m'était familier. Ce monde, qui a pour salon la veillée du soir, ou, les dimanches, la place devant l'église, a, tout comme un autre, ses modes, ses coutumes, son bon goût et son bon ton. A Paris même, ses chants ont attiré l'attention. On a pu remarquer l'impression que fait quelquefois, au milieu de nos opéras, un chant du Tyrol ou des montagnes du Puy-de-Dôme.

Ces chants, qui ne sont point l'ouvrage de l'art et que la nature seule a créés, m'ont amené à une singulière pensée. Sait-on bien aujourd'hui ce que c'est que la musique? Les musiciens le savent-ils eux-mêmes? Un homme exécute sur son violon des morceaux de Viotti ou d'Haydn; il se croit musicien, il ne l'est pas plus que Talma n'était poète, quand il débitait avec un grand talent des tirades de tragédies qui n'étaient pas de lui.

Si on veut y réfléchir, on verra qu'il y a un langage de la raison, qui ne peut s'exprimer que par la parole. Il y a un autre langage du cœur, qui cherche à s'exprimer par le chant. La poésie et le chant ont la même origine, ils sont fils de l'amour et de l'enthousiasme.

Soit au village, soit à la ville, partout il y a un spectacle qui doit frapper l'observateur quand il y fait attention; c'est le rapprochement conti-

nuel, à côté l'un de l'autre, de deux peuples, sous le nom d'hommes et de femmes, ayant tous les deux leurs lois, leurs coutumes, leurs goûts, leur langage, et, en quelque sorte, leur charte et leur constitution.

Qu'on ne s'y trompe pas, la femme ne l'est pas seulement dans ses formes, elle l'est dans son cœur, dans son esprit, dans toute son âme. Il en est de même de l'homme. Cette loi générale des sexes paraît embrasser tous les êtres créés. On la trouve dans les animaux, depuis l'éléphant jusqu'au reptile; dans les plantes, depuis le cèdre jusqu'à l'hysope. Le paganisme l'avait vue dans le ciel; il avait imaginé des dieux femmes.

Je pense quelquefois à un événement qui serait curieux: ce serait, en supposant que, pendant quelque temps, les deux sexes n'eussent eu aucune idée l'un de l'autre, le rapprochement subit de deux troupeaux, l'un d'hommes, l'autre de femmes, qui viendraient à se rencontrer; conçoit-on, au premier abord, leur incertitude, leur gaucherie, leur embarras! On peut prévoir ensuite comment tout cela se enhardirait, se familiariserait; pas aussi facilement et aussi promptement qu'on le pense.

Ce rapprochement des sexes, leurs petites craintes au premier contact, leurs petites ruses,

la familiarité qui s'établit peu à peu, et que la danse et le chant facilitent, tout cela, à l'exception de quelques nuances, n'a pas au village un autre caractère qu'à Paris.

Un sujet d'études, qui me paraîtrait bien intéressant, ce serait les mœurs des femmes dans l'Orient. D'après ce que j'apprends, elles rient beaucoup de notre apitoiement sur leur sujétion et leur esclavage. Les partisans de la liberté des femmes ne savent peut-être pas trop bien ce qu'ils désirent. On croirait qu'ils veulent, dans la nature, séparer la grâce de la force, l'amour de l'intelligence. Dans l'organisation humaine, si jamais le cœur demande à être indépendant de la tête, je commencerai à me former une idée de ce qu'on entend par l'indépendance de la femme.

Plein de ces idées, connaissant suffisamment les mœurs du village, mais ayant perdu de vue depuis long-temps celles de la capitale, j'ai senti en moi un penchant singulier à m'y remettre, et à les observer.

Et d'abord ce qui, dans tous les temps, m'a paru digne d'attention, soit à Londres, soit dans toutes les grandes capitales, c'est l'affectation de donner à certaines sociétés une dénomination particulière.

Dans le langage exact, les communications

ordinaires entre les hommes pour leurs besoins, rappellent ce qu'on nomme simplement *la société*. Des communications d'une autre nature, tout-à-fait frivoles, et précisément parce qu'elles sont frivoles, sont ce qu'on est convenu d'appeler pompeusement *LE MONDE*. Les personnes qui se rassemblent pour des entreprises ou pour des affaires n'oseraient se regarder comme des personnes du *monde*.

Malgré ma sauvagerie des montagnes, j'avais connu un peu l'ancien *monde* de Paris. C'était là où se faisaient les mérites, les réputations, les avancements, les fortunes. C'était là qu'un mince officier, qui avait de la grâce, était fait colonel, quelquefois général d'armée. C'était là qu'un petit abbé un peu impie, tout au moins philosophe, se procurait une bonne abbaye, quelquefois un évêché. Cet ancien monde, qui avait beaucoup de vices, a disparu. Le monde nouveau qui l'a remplacé, et qui veut quelquefois le singer, n'a, lui, ni vertu ni vice : il n'y a rien à en espérer ni à en attendre ; c'est comme une espèce de musée où tout ce qui est à la mode est convenu de se montrer, pour paraître seulement un moment et disparaître.

Dans ces rassemblements qui semblent avoir pour unique objet de mettre des figures et des parures en exhibition, on pourrait retrouver

quelque chose de ce qu'en Angleterre on appelle *routs*; en Italie, *la conversazione*. Je ne pourrais dire en quoi cette dernière expression pourrait s'appliquer.

Larochefoucault a dit que la confiance fournit plus à la conversation que l'esprit. L'on se demande quelle espèce de conversation peut s'établir entre des personnes qui se connaissent peu, qui ne s'aiment guère, et entre lesquelles il n'y a point d'intimité.

En Angleterre, dans ces cohues qu'on appelle *routs*, on ne parle pas, et c'est tout simple: on n'a rien à se dire. En France, c'est différent: il est nécessaire de parler. C'est le premier devoir d'un maître et d'une maîtresse de maison. Ce devoir a plus d'importance encore à la cour.

Un de nos grands personnages français s'étant avisé, à Pétersbourg, de montrer quelque attention pour un ancien ministre disgracié, en fut sévèrement réprimandé. « Sire, j'ai cru que je devais ces égards à un grand seigneur de votre cour. — Monsieur, sachez qu'il n'y a ici de grand seigneur que l'homme à qui je *parle*, et pendant que je lui *parle*. »

En Angleterre, quand un *gentleman* va à la cour, et que le roi veut bien lui parler, les paroles du monarque, quelles qu'elles soient, sont retenues et inscrites, au retour, dans le grand livre de la maison, appelé *bible*.

En France, les souverains ont la bonté de vouloir parler à tout le monde. On frémit du supplice qu'ils doivent éprouver à chercher quelque chose d'obligeant ou même d'insignifiant à dire, à une multitude souvent peu connue d'eux.

Dans les petites réunions qu'on appelle le *monde*, parler est de même obligé. Il faut voir avec quel art la faveur de la parole est distribuée. On parle plus à celui qui a plus d'importance; moins à celui pour qui on a moins de considération. Il y en a à qui on ne parle pas du tout. On comprend dans quel cas, et pourquoi.

Encore que dans le monde les conversations ne soient que de la niaiserie, je conviens, à l'égard des femmes, que cette conversation a souvent de la grâce. Je me suis arrêté quelquefois à écouter le petit gazouillement de deux demoiselles entre elles. Il me rappelait celui de deux jolies petites linottes de mes bois, au mois de mai. J'étais tenté de demander quelquefois: Linottes, que signifient vos chants. J'aurais pu leur demander de même ce que signifiaient leurs trémoussements continuels de rameau en rameau, de branche en branche: et pourtant, et ces trémoussements et ces chants avaient un charme infini.

Je tenais beaucoup, à mon arrivée à Paris, à revoir, avec l'impression du vieil âge, ce monde que j'avais vu un peu dans ma jeunesse, un peu plus dans l'âge mûr : je l'ai vu. Vaine futilité, gaspillage de la vie. Jeune, on peut prodiguer la vie ; vieux, on en est économe, quelquefois avare. On ramasse alors avec soin non-seulement les morceaux, mais les miettes d'un temps qui, dans peu, va vous échapper.

Mon parti est pris aujourd'hui de me séparer de tout ce beau monde. Plus que jamais, au lieu de politesse, il me faut de la bonté ; au lieu de gentillesse, de la confiance ; dans les communications d'affaires, de la simplicité et de la vérité.

En me retirant du monde, je vois bien que cette fois je n'ai plus mes beaux troupeaux, mes belles prairies, mes jolis bois ; n'importe. Dans la solitude de ma chambre, comme dans la solitude de mes bois, je ne prétends demeurer étranger à aucun de mes anciens souvenirs. Je prétends continuer à mes anciens amis le culte que je leur avais voué. Peut-être leur ajouterai-je quelques nouveaux alliés, objets de reconnaissance. Car, il faut bien le dire, tout en oubliant quelques petits dédains que çà et là je n'ai pas fait semblant d'apercevoir, il m'a été impossible de n'être pas touché de quelques marques de bonté, de quelques sourires aimables. Que grâces leur

soient rendues. Tout cela est entré et demeurera dans mon cœur. C'est résolu. Me voilà dans ma chambre, voulant m'y composer une société.

Que si je voulais m'y faire un simple amusement, j'aurais pour cela bien des moyens. Et d'abord je pourrais m'adresser à ce commissaire de police de Pétersbourg, qui, d'après les ordres de sa souveraine, voulait absolument empailer tout vivant le banquier de la cour. Je pourrais ainsi me procurer une belle collection des principaux personnages du temps. Bonne personne que je suis, je ne veux faire empailer personne, encore moins les vivants que les morts. Je ne veux pas même m'adresser au directeur du salon de Curtius, qui pourrait, si je voulais, meubler mes appartements en statues de plâtre.

Blumenbach a eu une singulière pensée. Quand j'allai le voir, en 1817, à Göttingen, il me montra, dans un salon fort élégant, une collection de crânes qu'il me dit composer sa société ordinaire. Voulant me présenter à sa société, il me dit : « Ici, monsieur, voilà les hébétés ; là, les hommes spirituels ; de ce côté, les hommes faux et astucieux ; plus loin, voyez les anthropophages. » Franchement, ceux-là me firent peur : il me semblait qu'ils allaient me manger. Revenant ensuite à sa place, il me présenta son

ami intime : c'était un crâne chéri qu'il tenait toujours à ses côtés : « Voyez, me disait-il, c'est un amour. » Chaque jour, il faisait des visites à tous ses crânes. Il m'assura que c'était d'après ses observations que Gall, son disciple, avait construit son système.

Tout cela n'est que singulier, et ne me plaît pas. Ce qui me déplairait moins, c'est ce que j'ai eu occasion d'observer en Italie.

En entrant dans la galerie de Florence, vous trouvez dans la grande salle, étendue toute nue sur un canapé, une jeune femme avec les formes les plus belles, dont le regard caressant semble vous appeler. A peine osais-je, de pudeur, approcher, lorsqu'un honnête ecclésiastique se présente à moi, et, prenant sans façon dans sa main le sein le mieux dessiné, il me montre au-dessous de cette première enveloppe qu'il enlève, l'ensemble des veines lactées; et ainsi de suite toutes les parties de la femme, qui se dévoilent et se remboîtent sans laisser au-dehors la moindre apparence de leur liaison.

A Sienne, c'est autre chose. Il y a dans la sacristie un superbe groupe des trois Grâces, dont les chanoines ont jugé à propos de faire un antiphonier. J'ai trouvé là de bons vieux prêtres en perruque et en surplis, qui essayaient, sur le dos même d'une de ces Grâces, à deviner

le plain-chant d'une hymne nouvelle qu'on leur avait envoyée.

Après cela, ajoutez la ressource des collections de médailles, de camées et de portraits, on verra comment il est possible, dans la solitude de sa chambre, de se composer diverses espèces de société.

Je n'ai pas fini sur ce sujet.

On parle beaucoup de préjugés. Mais il y a des préjugés qui, sous l'enveloppe du mystère, ne laissent pas d'être fondés. L'instinct du cœur a sur cela bien plus d'intelligence que l'esprit. Quoi qu'en dise une prétendue philosophie, un ami est heureux d'avoir quelque chose qui ait appartenu à son ami; il ne veut pas s'en séparer. Dans les religions anciennes, un peu aussi dans les religions nouvelles, un culte a été souvent adressé non-seulement à une idole, mais encore à ce qu'on appelle une relique. Le fétichisme, aussi ancien que le monde, a conservé de la vogue dans une grande partie du globe.

La haine, comme l'amour, peut avoir ses idoles. Notre antiquité française a été particulièrement remarquable à cet égard. On a regardé non-seulement dans la religion, mais dans notre législation, comme un crime au premier chef d'avoir sur soi, dans des desseins pervers, l'image ou seulement quelque chose de son ennemi; le

plus souvent, cependant, c'était une figure de cire. L'objet de cette pratique était pour se procurer une occasion continue de malédictions. Aux malédictions, si on ajoutait soit des pincements répétés, soit des piqûres d'épingle, l'effet était réputé immanquable. Cela s'appelait *envoûter*. La personne ainsi *envoûtée* déclinait, disait-on, peu à peu, et finissait par succomber. Cette pratique, qui a figuré dans l'histoire des sortilèges et des maléfices, a été sévèrement réprouvée, et toujours l'objet d'une condamnation à mort.

Je n'ai pas à examiner ici si ces vœux de la haine peuvent avoir, comme on le croyait autrefois, de véritables effets. Cela ne m'importe point. Si, dans le cours de ma vie, j'avais eu le malheur ou la maladresse de m'attirer quelque ennemi, qu'il se rassure; je ne me propose point de l'*envoûter*. Dans la retraite nouvelle que je médite, mon intention est de ne m'occuper que de mes amis. Sans les visiter, je ne les perdrai pas de vue. Bien souvent je les appellerai, et les mettrai en quelque sorte devant moi. Je leur parlerai alors comme s'ils étaient présents. Je les prierai de me donner quelquefois leur pensée, comme ils ont la mienne. Pour ce qui est des signes que je choisirai, des formes que j'emploierai, cela est mon secret. Si, par l'effet

de ces signes et de ces formes, mes vœux continus peuvent porter quelque douceur dans leurs peines, quelque accroissement dans leurs satisfactions, j'en serai heureux.

*Devoir et sentiment* : ainsi se terminera, en aimant mes amis, et en servant mon pays, une vieille et trop longue vie.

*Se terminera!* est-ce que la vie a un terme! Eh, oui, certainement. Je l'avais oublié. J'en parlerai une autre fois.

Le Comte DE MONTLOSIER.

